

Le Fantastique malentendu

suivi de

Histoire de l'abribus hanté

Georges-Olivier Châteaureynaud

Écrivain

J'ai choisi d'intituler cette communication *Le Fantastique malentendu*, titre bien entendu à double sens, le substantif et l'adjectif pouvant aisément permuter, parce que le plus grand nombre voit aujourd'hui dans le Mal à l'œuvre, et dans son corollaire l'Épouvante, les principaux ressorts du fantastique. Pourtant bien peu des plus éclatantes réussites du genre ne procèdent *que* de leur exploitation. Le cinéma, avec sa capacité de générer aisément des émotions violentes, est le premier responsable de ce malentendu. Le spectateur avide de telles émotions mesure sa satisfaction à l'aune de sa peur. Or, la peur n'est à tout prendre qu'un effet secondaire, un « produit dérivé » de la négation de l'ordre coutumier du réel.

L'art, l'art fantastique comme les autres, est supposé produire du même mouvement de l'émotion et du sens. Des diverses émotions que cet art est susceptible d'engendrer, la plus féconde n'est sans doute pas l'afflux d'adrénaline dans les veines du spectateur ou du lecteur, mais l'étonnement, la sidération dont il peut être saisi devant l'étrangeté soudain révélée du monde.

Bien sûr, cette étrangeté, comme dirait Freud, est presque toujours « inquiétante », au minimum ! Bien sûr, une part de la fascination exercée par les grandes œuvres fantastiques, comme la simple excitation résultant des moins grandes, provient de leur charge morbide. « Une tête de mort fascine plus qu'une femme nue », dit un personnage du *Septième sceau* d'Ingmar Bergman (1958). Mais l'attrait de l'horreur n'est pas tout, sauf dans le *gore* qui se réduit à un divertissement louche, sorte de pornographie absolue, proche d'une régression ludique au stade anal, qui

pousse le voyeurisme au-delà de la surface aimable des corps, jusque dans leurs profondeurs organiques.

Je ne me suis autorisé, en entreprenant cette réflexion sur le fantastique, que de la qualité de simple *usager* du fantastique. Pour moi le fantastique est comme un train que j'emprunterais presque chaque jour. Dans ce train, je lis et j'écris des histoires. Il est naturel qu'au fil du temps le décor et les aménagements du wagon, la physionomie des passagers, leur allure et leurs propos, mais aussi les paysages qui défilent à la fenêtre, me soient devenus familiers. C'est donc d'une longue fréquentation de la ligne que sont nées ces considérations.

Je revendiquais il y a un instant la qualité de *simple usager* du train du fantastique... Pas si simple que cela, puisque, en ayant écrit moi aussi, c'est comme si j'avais peu ou prou contribué à alimenter la motrice. Mais pourquoi celle-là, vieille loco pittoresque crachotant vers le ciel des bouffées de vapeur désuète sous les caténaires de la modernité ? C'est qu'il m'est apparu qu'elle seule desservait ma destination. Si la fiction a répondu à la plupart des questions que je me posais devant l'existence – car c'est à cela que servent l'art et la littérature, il me semble – elle l'a fait dans la langue du fantastique plutôt que dans celle du réalisme.

En France, au tournant des années soixante-dix, sous l'influence d'une irruption foudroyante des sciences humaines dans le champ littéraire, la critique et nombre d'écrivains avec elle ont chanté en chœur *De profundis* aux funérailles de la fiction, qu'elle fût réaliste, ou a fortiori fantastique. Prétendre en rajouter au tas jugé bien assez haut de la littérature universelle, semblait aux yeux des doctes témoigner d'une naïveté inexcusable. Il était temps d'appliquer à l'inventaire du corpus accumulé au long des siècles les outils mirobolants issus des avancées de la psychanalyse, de la linguistique et de la sociologie.

Par chance on en est assez vite revenu. La fiction a retrouvé tous ses droits, dont elle use comme il lui plaît. Reste que le genre qui nous intéresse ici demeure le parent pauvre des Lettres françaises, aujourd'hui comme hier.

On dirait qu'en France le fantastique ne mord que sur les marges de la mentalité nationale comme sur les marches de l'entité géographique. Art des confins mentaux, le fantastique à la française est pour une part notable une spécialité des Alsaciens, des Bretons et des Belges. On l'a assez répété, la dominante française est « cartésienne ». Nous nous voulons « cartésiens ». Il faudrait toujours mettre des guillemets à cet adjectif-là pris dans cette acception si imprécise. Dans le contexte littéraire, qu'est-ce que ça veut dire, « cartésien », au bout du compte ? Cela signifie qu'en ce qui con-

cerne la dose d'imagination admise dans les romans et la latitude d'invention accordée aux fictionnaires, l'esprit français est terriblement frileux.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Quand elle naît au XII^e siècle dans les cours seigneuriales où ses initiateurs, les Chrétien de Troyes et les Marie de France, ont trouvé asile et clientèle, la littérature de fiction en langue profane se place spontanément sous le signe de la féerie, du merveilleux, du fantastique. Bien entendu, une lignée plus populaire, bourgeoise (les deux mots n'étant pas antinomiques alors), satirique et sociale, celle du futur roman réaliste, se constitue dans le même temps, par exemple avec les auteurs pour la plupart anonymes du *Roman de Renart*.

Les deux lignées, les deux familles d'esprit s'affrontant, la famille bourgeoise-réaliste, avec le temps, va l'emporter en audience sur la famille aristocratique-chimérique. L'inexorable montée en puissance du roman-roi y sera pour beaucoup.

Le roman selon Chrétien de Troyes était à peine roman, il tenait encore de l'épopée et de la poésie. Le genre qui s'élabore en s'éloignant de l'une et de l'autre va disposer de formidables instruments d'exploration de la réalité objective, et c'est à cela que servira, majoritairement, le roman. Il suffit sans doute des doigts des deux mains pour compter les grands romans fantastiques de la littérature mondiale. En revanche quantité de contes et de nouvelles fantastiques sont dignes de demeurer en mémoire. Art de l'inexplicite, du demi-mot, de l'ellipse, art d'illusionniste ou de danseur de corde, le fantastique fait évidemment la part belle aux formes brèves.

De bons connaisseurs tiennent que le merveilleux nimbe tout ce qui s'écrit aux temps originels. Le fantastique proprement dit serait apparu beaucoup plus tard et les deux tendraient de nos jours à se confondre. Cependant, s'ils peuvent se confondre à présent, c'est que rien d'essentiel ne les a jamais séparés. Qu'est-ce au juste que le merveilleux ? Les définitions sont des flacons incommodes ! Tantôt l'essence qu'on veut y isoler en déborde, et tantôt elle n'en occupe que le fond, où elle ne tarde pas à s'éventer.

Si par prudence on décide de s'en tenir à la définition la plus communément admise, on trouve à l'entrée *merveilleux*, dans le *Grand Robert de la Langue Française* :

Littér. Élément d'une œuvre littéraire qui suscite une impression d'étonnement et de dépaysement, due en général à des événements invraisemblables ou à l'intervention d'êtres surnaturels impliquant l'existence d'un univers échappant aux lois naturelles (Rey [dir.], 2014 : 1383).

Fort bien ! Mais c'est à peu près tout le fantastique qui correspond à ça. Chez Marcel Aymé (je cite ce nom à dessein, presque par provocation, car le brevet de fan-

tastiqueur lui est souvent dénié à cause de l'humour qui teinte largement son inspiration. C'est un épineux problème, trop peu abordé, que l'humour mêlé à la gravité, au tragique, souvent considérés comme inhérents au fantastique... Mais bon ! Chez Marcel Aymé, donc, chez Franz Kafka, chez Mary Shelley, chez Julien Green, chez Howard Phillips Lovecraft, chez Gustav Meyrink, chez Noël Devaulx, chez Stephen King, pour en choisir d'assez divers, on est étonné, dépaysé, on assiste à des événements invraisemblables, éventuellement liés à l'intervention d'êtres surnaturels, et dont on se demande s'ils n'impliqueraient pas, par hasard, l'existence d'un univers échappant aux lois naturelles...

Et chez Bram Stoker, donc ! Arrêtons-nous un moment sur lui, et sur son *Dracula*, qui compte au nombre des quelques romans emblématiques du fantastique !

Il y eut des vampires, prédateurs d'énergie vitale, buveurs de sang ou non, bien avant Dracula. Les mythologies du monde entier en pullulent. La sanguinaire engeance attendait son archétype. Bram Stoker a constitué celui-ci d'un faisceau de traits spectaculaires qui assurent sa pérennité et le rendent insurpassable dans sa catégorie. Un territoire sauvage et arriéré, les Carpates. Un aliment, le sang. Un folklore, les tombeaux, les loups, les bohémiens, les miroirs, les crucifix, l'ail, le pieu... Un habitus, les ongles, les yeux, les crocs, la peur des rayons du soleil... La signalisation, la caractérisation sont parfaites. Pourtant, si j'osais, je me laisserais aller à confesser que je ne suis pas fou de Dracula, du roman j'entends : sinueux, encombré de personnages secondaires rasoirs (les trois soupirants de Lucy Westenra)... C'est un roman lourd et lent, où tout, à tout bout de champ, est qualifié d'étrange, tic digne d'un débutant que Stoker n'était pas... Le coup de maître, car c'en est un quand même, n'était pas un coup d'essai. Stoker a déjà écrit et publié quatre romans avant Dracula, tous oubliés comme les suivants, et comme ses nouvelles. En tout cas cette épithète insistante, « étrange », vite démonétisée, agace comme une mouche importune jusqu'à ce qu'enfin on assiste à quelque chose de vraiment étrange : le comte Dracula rampant la tête en bas sur la muraille à pic de son château, tel un insecte... Mais en dépit de réticences légitimes, il faut l'admettre, quelle réussite ! La créature éponyme rafle tout. On peut dire que Dracula est *trop*, dans l'absolu, comme l'usage s'est répandu de nos jours de faire de cet adverbe un qualificatif. À côté de lui les autres personnages, Jonathan Harker, le Dr Seward, Arthur Holmwood, Quincey Morris et même Van Helsing, pourtant devenu archétypique lui aussi en chasseur de vampires, tous ses adversaires font pâle figure : pacotille humaine ! Leur fadeur est celle du Bien, confronté à la densité, à la profondeur du Mal qu'incarne Dracula. Au fait, à

l'exception de Renfield, son lointain sectateur fou qui se nourrit de blattes et de moineaux et qui seul le trahira, Dracula a pour serviteurs les bohémiens qui hantent les abords de son antre. Les Roms serviteurs du Mal, voilà qui vaudrait de nos jours brevet de mal-pensance à l'auteur...

Toute œuvre, tout du moins toute grande œuvre, peut être relue à chaque époque sous un nouvel éclairage susceptible de confirmer sa vitalité. Ainsi Frankenstein, né à l'issue d'une époque où la chirurgie connaissait autour des champs de bataille du continent un subit essor, fait doublement sens en notre temps de transplantations et de greffes d'organes. Ainsi peut-on voir aujourd'hui dans le vampirisme de Dracula une maladie sexuellement transmissible. Peu importe que Stoker n'en ait pas eu l'idée : l'œuvre dépasse l'auteur, c'est dans l'ordre. Quoi qu'il en soit, l'horreur de la sexualité transparait tout au long du roman. D'ailleurs, Bram Stoker paraît avoir été le contraire d'un homme à femmes, et il semble que son amitié pour le comédien Henry Irving ait tenu plus de place dans sa vie que son amour pour sa jeune épouse, Florence Balcombe.

Le vampirisme s'attrape au prix d'un baiser-morsure. Jonathan Harker y échappe de justesse quand Dracula, entendant se le réserver, chasse les trois goules sexy qui se penchaient sur lui. Souvenons-nous aussi que les héroïnes innocentes, Lucy d'abord, puis Mina, contaminées par la morsure cruciale, dépérissent comme atteintes de phtisie faute de s'abreuver de sang. Or la tuberculose était du temps de Stoker, et c'est encore de nos jours, une maladie éminemment transmissible, à l'occasion de tout rapprochement physique, *a fortiori* sexuel.

Des trois grands textes fondateurs de l'imaginaire fantastique de l'âge d'or, dont le sillage va se faire sentir tout au long du XX^e, et à dire vrai jusqu'en ce début du XXI^e siècle, *Frankenstein*, *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde* et *Dracula*, les deux premiers témoignent d'une inspiration humaniste. *Dracula* y est étranger, bien qu'apparemment il finisse mieux que les deux autres. S'ils ont semé la mort et la douleur, le misérable créé par le Viktor Frankenstein de Mary Shelley et l'audacieux Dr Jekyll de Stevenson souffrent d'être, ou d'être devenus qui ils sont, et choisissent de disparaître. Le comte Dracula, non. Il est vaincu, mais non repentant. Sa noirceur demeure irréductible. C'est du côté de Cthulhu, du côté de Lovecraft et de l'abomination sans remords ni conscience qu'il se tient : du côté du mal absolu.

J'en suis persuadé, la spécificité des genres et des sous-genres revêt moins d'importance que celle des œuvres et des auteurs. Ceux-ci recourent dans des proportions variables en fonction de leur propos aux décors emblématiques du merveilleux,

de *l'heroic fantasy* ou du fantastique, à leurs costumes, à leur bestiaire, à leurs emplois au sens théâtral du mot, à leurs clichés au sens musical de passage obligé servant de garant et de prodrome aux apports plus personnels.

Cela est si vrai qu'user de ces accessoires de façon systématique interdit le plus souvent de faire œuvre originale. De nos jours nombre d'auteurs s'obstinent à glaner dans les champs symétriques de Tolkien ou de Lovecraft ?

A propos de Lovecraft, on ne s'en douterait pas, mais comme Baudelaire en Edgar Poe, Michel Houellebecq a trouvé un esprit frère en Howard Philipps Lovecraft, HPL comme il l'appelle. Les grands textes de ce dernier exercent sur lui, dit-il dans son essai intitulé *H.P. Lovecraft contre le monde, contre la vie* (1991), une attraction étrange, contradictoire avec le reste de ses goûts littéraires. C'est sans doute que l'un comme l'autre ne font pas de quartier. Il y a quelque chose de radical dans leur refus du monde, justement, et dans leur pessimisme.

Seule peut-être parmi les œuvres des écrivains du XX^e siècle, l'œuvre de Lovecraft connaît des *continuationes*. Tolkien n'a que des imitateurs. Lovecraft a des continuateurs. Il en avait déjà de son vivant, alors même qu'il était ignoré de la critique intellectuelle et du public élitiste, et que ses récits ne paraissaient que dans des revues de trois sous. Comme des clercs se sont consacrés jadis à prolonger le *Perceval* de Chrétien de Troyes, Donald Wandrei, August Derleth, Robert Bloch, Frank Belknap Long entre autres, sans parler d'épigones plus tardifs qui n'ont pas connu Lovecraft, ont renchéri explicitement sur le mythe de Chtulhu.

Lovecraft faisait un confrère et un ami délicieux, paraît-il. Courtois, obligeant, attentif, son entourage littéraire l'adorait. Or, selon nos critères les plus légitimes, c'était un sale type, raciste wasp écumant à la vue de tout métèque, Juif, Black, latino ou métis, dans lesquels il voyait les complices des créatures abominables qui, dans ses livres, remontent du fond des âges pour asservir l'humanité blanche, c'est-à-dire la seule humanité à ses yeux. Sale type, ou pauvre type ? Pauvre homme surtout. Il n'aura pas eu la vie belle, santé fragile, gêne financière, obscurité, sexualité inhibée sinon inexistante, mariage improbable et divorce, cancer et mort prématurée. En disparaissant à l'âge de quarante-sept ans, il laisse une œuvre culte dont l'influence sur un jeune public, mais pas seulement, est considérable. Il n'est pas interdit de penser que son univers forme avec celui de John Ronald Reuel Tolkien, qui naît deux ans après lui et mourra pour sa part octogénaire, un couple de forces majeur dans la littérature populaire moderne. C'est qu'ils ont tous deux donné naissance à des mythologies symétriques et concurrentes, dont la sensibilité contemporaine et l'industrie ci-

nématographique se sont nourries, à des degrés d'ailleurs divers. Lovecraft, bien que largement connu, traduit et commenté de nos jours, est moins grand public que Tolkien. C'est normal. Rien de glamour, de joli, de rassurant chez lui. Rien de civilisé. On se gardera de méconnaître la dimension du Mal dans *The Lord of the Rings*, mais il faut admettre que Lovecraft, lui, fait de l'épouvante la seule loi du cosmos. On le voit bien sur les photos, Tolkien sourit, et son œuvre elle aussi sourit au moins par intervalle. C'est à l'évidence un homme équilibré, un auteur heureux, un père de famille, un professeur et un érudit, une personnalité parfaitement socialisée, apollinienne. Les traits de Lovecraft sont au contraire figés, comme s'il pâlisait à tout instant à la pensée des abominations qui l'encerclent. On ne fera certes pas de lui le pendant dionysiaque de l'apollinien Tolkien ! Trop coincé pour sacrifier à quelque ivresse que ce soit, Lovecraft est sinistre, empêché de tout ou presque. Sa figure blême se détache sur la pénombre de ses abîmes intérieurs. Le malheureux a l'air d'un de ses héros, entendant le monstre qui rôde sur son seuil frapper enfin à sa porte. Une autre différence entre eux : Tolkien appuie sa création sur un folklore gaélique (et germanique) préexistant, tandis que Lovecraft crée le sien pour ainsi dire ex nihilo. Ses « Grands Anciens » abominables, entités atroces omniprésentes, viennent ou plutôt sont venues voici longtemps du fond de l'espace, mais ne doivent rien aux extra-terrestres de la science-fiction. Pas de machines, pas de tuyères ni de cadrans dans ses livres. L'horreur chez lui est d'abord organique et physiologique : ça suinte, ça exsude, ça sécrète, ça chuinte et ça gargouille... Elle est aussi architecturale et paysagère ; les illustrateurs raffolent de ses villes crépusculaires comme de ses campagnes hantées, minées, métaphoriques d'une maladie universelle.

Cette œuvre n'a qu'un thème, une épouvante obsessionnelle qui la cimente dans une unité et une cohérence rares. Chaque notation et chaque adjectif concourent à produire sur le lecteur un effet unique : le soupçon et l'attente du pire. Pareille homogénéité se paye d'une monotonie rédhitoire aux yeux de beaucoup, mais confirme ses fervents dans leur adhésion. Ce que certains lui reprochent, c'est précisément ce dont les autres se délectent.

Qui se risque à manipuler des stéréotypes doit les remodeler, les subvertir ou les transcender pour les intégrer à un univers qui ne soit plus de convention. Il serait sans doute vital pour le genre, afin d'éviter sa fossilisation, d'échapper décisivement aux topiques. Peut-être convient-il de renoncer au château, le lieu clos de la tradition fantastique, pour écrire des histoires d'abribus hantés ? Rien n'est plus différent d'un château médiéval en Écosse ou dans la vieille Espagne, qu'un abribus. L'abribus re-

présente le degré zéro de l'architecture : quelques plaques de verre entre lesquelles on se poste afin d'attendre l'autobus. L'homme moderne ne bâtit plus de château pour y affirmer son pouvoir, pour y défier la mort ou dissimuler ses secrets. D'ailleurs, tel que nous le montre souvent la littérature contemporaine, il n'est plus qu'impuissance, il ne défie ni ne cache plus rien. Il exhibe ses plaies et ses hontes à travers les parois transparentes de l'abribus, et quand le véhicule de sa mort se présente à lui, il quitte l'un pour monter dans l'autre, le ticket de son destin à la main. Il semble donc que l'abribus soit au XXI^e siècle aussi emblématique de la condition humaine que le château l'a été en son temps.

Force est de l'avouer, en matière de fantastique, la France est une minuscule principauté si on la compare aux puissants empires de l'Imaginaire que sont les pays germaniques et anglo-saxons, sans oublier la Russie ni le Japon, l'une et l'autre fertiles en diableries et hantises de toutes sortes. Sans doute la latinité, jointe au catholicisme, est-elle en cause. A quelques notables exceptions près, l'Italie et l'Espagne non plus ne sont pas réputées terres de fantasmagories. Il a fallu attendre l'émergence d'un imaginaire sud-américain pour qu'apparaisse là-bas un fantastique hispanophone d'une inspiration moins morbide que celle du modèle nord-américain hégémonique, tributaire de la prédestination implacable du protestantisme.

Au XVIII^e siècle, le lecteur français en quête de lumières s'aperçoit à peine que Cazotte, l'auteur du *Diable amoureux*, existe, et dans la foulée le romantisme n'a pas donné lieu en France aux mêmes flambées frénétiques et gothiques qu'en Allemagne et en Angleterre. Au XIX^e siècle, au Maupassant du *Horla*, au Balzac de *La Peau de chagrin*, on préfère ceux de *La Maison Tellier* ou du *Père Goriot*. Au XX^e, dans les années 40, François Mauriac parlait à propos du fantastique de « voie étroite ». L'est-elle autant que cela ? On sait déjà qu'elle mène loin et qu'on n'est pas près d'arrêter de lire Mary Shelley, par exemple.

A l'été 1816 les charniers des guerres napoléoniennes puent encore. Le petit truand corse enfin hors d'état de nuire rumine sur son îlot judicieusement choisi par ses vainqueurs, cette fois, à neuf semaines de mer des côtes d'Europe. Celle-ci s'éveille du cauchemar. Sa jeunesse veut vivre. Un groupe d'Anglais en rupture de *cant*, idéalistes soucieux seulement d'art, de beauté, de liberté et d'amour, va s'y employer dans le cadre de la villa Diodati, à Coligny, au bord du lac de Genève. Des sortes de hippies XIX^e siècle, ces jeunes gens. La Suisse, l'Italie, la Grèce, sont les Katmandu ou les Tanger de cette génération que le dégoût des conventions conduit à larguer les amarres, à s'abstraire d'une société étrangère à ses aspirations. Chez nombre de ses

plus brillants représentants, la volonté de « jouir sans entrave » est explicite. Les anime aussi le désir d'instaurer à la fois une nouvelle éthique et une nouvelle esthétique en privilégiant le sentiment contre la raison. Ce mouvement de révolte intellectuelle s'appelle le romantisme et déferle sur un continent traumatisé. Il y a là-dedans quelque chose du surréalisme, qui apparut au sein d'une civilisation naufragée par la première guerre mondiale, comme de l'existentialisme né à l'issue de la seconde.

De remarquables spécimens de cette particulière humanité séjournent donc à l'été 1816 au bord du lac de Genève, répartis entre la superbe villa Diodati et la plus modeste maison Chapuis, mais l'essentiel du miracle littéraire va se produire au sein de la villa. Il y a là un certain Percy Bysshe Shelley, âgé de 24 ans, accompagné de sa maîtresse Mary Wollstonecraft-Godwin. Il l'a enlevée alors qu'elle avait dix-sept ans, elle en a aujourd'hui dix-neuf. Il l'épousera dans quelques mois, après le suicide de son épouse Harriet, et l'histoire littéraire la connaîtra sous son nom de femme mariée... Il y a un certain lord Byron, George Gordon, 6^e baron Byron, sa maîtresse Claire Clairmont, et son secrétaire John William Polidori. Byron a vingt-huit ans, Claire, demi-sœur de Mary, en a dix-huit, Polidori vingt-et-un. Un dénommé Matthew Gregory Lewis leur rend visite... Lewis est plus âgé, à cette date il a quarante-et-un ans. *The Monk*, un des sommets du roman gothique écrit à vingt ans, a fait sa gloire comme les deux premiers chants du *Childe Harold's Pilgrimage* (et une inconduite notoire) ont fait celle de Byron. Célèbre, Percy Shelley, auteur d'*Alastor* et du *Prometheus unbound*, ne l'est pas encore. Il le deviendra après sa mort prématurée. Une telle maisonnée suffirait à classer la villa Diodati parmi les hauts lieux de l'esprit, mais ce n'est pas tout : ici, Mary – bientôt – Shelley va concevoir et commencer *Frankenstein*, le roman de tous les paroxysmes. Il lui vaudra une gloire universelle, qui de nos jours dépasse de loin celle de son époux comme celle de lord Byron, pourtant deux des plus grands noms de la poésie anglaise. N'oublions pas le secrétaire Polidori. Sur la base de quelques feuillets abandonnés par son patron, il va écrire *The Vampyre*, une nouvelle somme toute assez faible, mais qui préfigure le *Dracula* de Bram Stoker et contribue à lui frayer la voie. A ce seul titre sa postérité est assurée.

À la villa Diodati on s'aime libéralement, on ne crache pas sur la drogue de l'époque, le laudanum, on rêve, on cause, on se raconte des histoires dans le ton frénétique à la mode, on en lit (*Vathek*, les *Fantasmagoriana*...), Byron et Shelley s'amuse à en écrire en marge de leur poèmes... Vellétés, chez ces deux-là : ils vont vite laisser tomber. Pas la petite Mary. Elle a vu, elle, en rêve, en situation, le héros du roman qu'elle va écrire : « pâle étudiant des arts impies agenouillé auprès de la chose

qu'il avait assemblée... » (Romeur, 2015: 15). Cette chose, c'est l'être humain auquel il a donné – redonné – la vie. Mais il faut plutôt dire donné car cet être est composite. C'est un puzzle composé de pièces anatomiques dénichées ici et là ! D'où les preuves du bricolage, cicatrices, points de suture, bric et broc, laideur insigne expliquant l'horreur qu'inspire le malheureux ; on voit au premier coup d'œil qu'il ne s'agit pas d'une créature de Dieu.

Le sujet de Frankenstein tient en ces quelques mots : haïr la mort, redonner la vie. Bien sûr, ce défi à l'ordre divin, ce projet prométhéen par excellence (le roman aura pour titre complet *Frankenstein or The Modern Prometheus*), ne peut que déboucher sur un surcroît de mort et de malheur. Mary en avait-elle conscience au départ ? En tout cas la chimère de ranimer la vie au sein d'un corps mort la travaille sans doute depuis toujours, elle qui a perdu sa mère peu après sa naissance. C'est après la disparition de la sienne, dans le roman, que Viktor Frankenstein se lance dans son entreprise, et Mary a elle-même perdu une petite fille quand l'idée d'écrire *Frankenstein* la traverse. Elle perdra encore d'autres enfants, comme elle perdra Shelley. Elle est marquée, à l'évidence, par la malédiction de la perte, intégrée comme telle dès son enfance et qui fonde son œuvre. Cette jeune personne donne à son premier essai un chef d'œuvre. Sans doute parce qu'une profonde, une violente nécessité intérieure la possède. *Frankenstein* dit tout d'elle, de ce qu'elle pense bien sûr, mais surtout de ce qui est pensé en elle. *Frankenstein* est un roman intrépide. Rien n'a arrêté son auteur, aucune pudeur ne l'a maintenue dans les limites mutilantes du bon goût. Mary Shelley était trop jeune, trop inexpérimentée pour craindre le ridicule, pour reculer devant l'emphase et le pathos. Elle a laissé libre cours à son exaltation encore presque adolescente, elle y est allée à fond. Le résultat ? Sur le rôle d'équipage de la littérature mondiale, le nom de Frankenstein s'inscrit comme ceux de Don Quichotte, de Faust ou de Don Juan.

Aujourd'hui, en France, c'est plutôt dans un quotidien souvent superficiel que dans les abîmes de la psyché humaine que la majorité des auteurs vont chercher l'argument de leurs œuvres. Ils craignent peut-être de s'écarter des préoccupations qu'on prête au plus grand nombre, de « perdre le contact » avec le public. Ou bien, tout simplement, manquent-ils d'imagination ? Il est plus facile, il est vrai, de se fournir de sujets et de situations dans une actualité chaque jour prémâchée par la presse et la télévision, que de plonger, comme Baudelaire y appelle, « au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ».

Un passage du *Discours du fantastique* de Marcel Schneider s'intitule *Au dieu inconnu*. Il fait référence à la mention par Pausanias, par Philostrate dans *La Vie d'Apollonius de Tyane*, et dans Saint-Paul, d'autels antiques voués à un, ou à des dieux inconnus.

Schneider (1974 : 19) écrit :

Au-delà des divinités qui se manifestent et qui exigent un culte précis [...] les Athéniens concevaient l'existence d'un dieu caché, enveloppé de nuit, que rien ne définit, à qui nul temple, nul symbole ne convient [...] Le culte qu'on lui rend ne peut consister qu'en une suite d'approximations qui nous confirment notre ignorance. Si l'œuvre de Platon peut figurer comme ornement votif dans le temple d'Apollon, quel poème, quelle tragédie déposerons-nous sur l'autel du Dieu inconnu ?

« Toute la littérature fantastique », répond-il. Et il ajoute cette précision capitale, en un temps où le gore et le néo-satanisme anglo-saxons bas de gamme polluent la source fantastique, en elle-même bien assez fuligineuse :

Le Dieu inconnu n'est ni Satan ni le Seigneur des épouvantes nocturnes. En dehors de tout dogme, de toute religion, le fantastique offre un moyen de salut dans la mesure exacte où il nous arrache à ce monde et nous met en face des problèmes essentiels, la survie de l'âme, l'éternité, la Face de Dieu (Schneider 1974 : 21).

Le *salut*, bigre ! Il n'est pas certain que beaucoup de fantastiqueurs, anciens ou modernes, aient placé consciemment la barre aussi haut. Quelques-uns, oui, sans aucun doute. Les autres, pour la plupart, ont écrit à l'aveuglette, pour se distraire ou venger quelque déboire en effrayant, pour gagner leur vie ou pour le plaisir d'épater. Mais, qu'ils en aient eu conscience ou non, certaines de leurs histoires jaillies du fond d'eux-mêmes ont dépassé leurs intentions, dévoilant au bénéfice de tous des secrets qu'ils ignoraient eux-mêmes, et devant lesquels l'humanité se voilait la face.

Pour terminer, et puisque j'ai suggéré, un peu plus haut dans le cours de cette communication, un *aggionamento* des topiques, et appelé à substituer au traditionnel château, théâtre de tants de romans et de contes fantastiques, un modeste édicule plus familier de nos contemporains, je donne ici une nouvelle intitulée : *Histoire de l'abribus hanté*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERGMAN, Ingmar (1958): *Le septième sceau*. Svensk Filmindustri [vers. orig.: *Det sjunde inseglet*, 1957].
- HOUELLEBECQ, Michel (1991): *H. P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*. Paris, Éditions du Rocher (« Les Infréquentables »).
- REY, Alain [dir.] (2014): *Le Grand Robert de la Langue Française*. Paris, Le Robert.
- ROMEUR, Anne-Laure (2015): « Le fantastique et l'épouvante », in Mary Shelley (éd.), *Frankenstein* (extraits). Paris, Petits Classiques Larousse, 14-15.
- SCHNEIDER, Marcel (1974): *Déjà la neige. Trois nouvelles précédées du Discours du fantastique*. Paris, Bernard Grasset.

Histoire de l'abribus hanté

Nouvelle

J'avais pris ma retraite loin de Paris, dans une petite maison presque neuve, sans grâce aucune, plantée en bordure d'une route. À quelque distance, un lac. Pour tout vis-à-vis, en retrait dans un tournant si serré au bas d'une pente si abrupte qu'au fil des années de nombreux accidents s'y étaient produits, un abribus adossé à un rideau d'arbres entre lesquels j'apercevais les eaux du lac. L'arrêt du bus matérialisé par l'édicule aux parois de verre était sans doute le moins fréquenté de la ligne. Pour l'essentiel, et encore, à la belle saison surtout, il ne servait qu'à quelques pêcheurs et promeneurs du dimanche.

J'avais conscience de m'ensauvager dans cette solitude, sans le déplorer. Je jardinais, j'avais mon piano, les livres que je commandais par internet constituaient le plus clair de mon courrier. L'événement que je vais rapporter se produisit un soir de novembre. Il était tard, il faisait mauvais. Une pluie glacée tambourinait sur mon toit et le vent ébouriffait les arbres. J'étais seul à la maison, comme toujours. Je m'étais préparé un grog et j'avais descendu de son étagère le coffret de bois où je rangeais ma collection de photos anciennes. C'étaient pour la plupart des portraits, de tous formats, de femmes et d'hommes de tous âges, d'enfants aussi. Je les avais ramassés au fil de mes promenades, ou plus exactement de mes rencontres avec des défunts, au marché aux puces ou dans des brocantes. Ma collection n'avait rien de systématique. Quelque chose dans la physionomie ou dans le regard d'une parfaite inconnue depuis longtemps décédée, d'un quidam arrêté une fraction de seconde dans l'élan de sa vie aujourd'hui révolue, me poussait à les recueillir, à m'approprier leur image.

J'avais ouvert ce coffret, j'avais étalé quelques-uns de ces clichés devant moi, sur la table du salon, et je rêvassais en contemplant des visages oubliés de tous qu'il me plaisait d'arracher un instant au néant... Le dernier bus était passé, dans les deux sens. Ah oui, bien sûr, il y a un abribus de chaque côté de la route, celui dont j'ai parlé, en face de chez moi, et l'autre de mon bord, hors de ma vue un peu plus bas. Sans doute à cause de la pluie qui battait mes fenêtres, je me suis levé, délaissant ma galerie d'anonymes, et je suis allé regarder à la fenêtre. Il y avait quelqu'un de l'autre côté de la route, sous l'abribus. Une mince silhouette claire était assise sur le banc, sous la terne lumière tombant du lampadaire tout proche. Je me suis dit que cette personne attendait pour rien, j'ai vérifié à la pendule, et en effet c'était fini pour ce soir. Mais la petite (la silhouette était si frêle, ça ne pou-

vait être qu'une fillette, ou une adolescente plutôt chétive) n'attendait peut-être pas le bus. Plus sûrement, une voiture allait venir la prendre, ou un gosse en scooter. N'empêche, l'humidité devait lui percer les os. Je voyais bien, même à travers le rideau de pluie, qu'elle ne portait pas de manteau. Elle paraissait vêtue d'une jupe blanche, légère, sous une sorte de tablier ou de camisole un peu ample, blanche elle aussi tout comme le chapeau à larges bords, une sorte de chapeau d'été, qui lui couvrait la tête. Je crus même distinguer qu'elle était bras nus, à moins qu'elle ne portât sous sa camisole une chemise à manches longues d'une teinte à peine plus foncée...

Je quittai la fenêtre. Mon grog allait refroidir. Je bus une gorgée chaude et sucrée et revins aux photographies. Quand je les abandonnai à nouveau, vingt minutes au plus s'étaient écoulées. Je retournai à la fenêtre. La malheureuse attendait toujours sous l'abribus ouvert au vent sur deux de ses côtés. Certes, le véhicule censé venir la chercher pouvait survenir à tout instant, mais si vraiment, mal informée, elle attendait un autobus qui ne viendrait plus ? Dans ce cas il était en quelque sorte de mon devoir de le lui dire, et de lui proposer de passer de chez moi un coup de fil à sa famille, au cas où elle ne disposerait pas d'un téléphone portable. Vue de ma fenêtre, elle semblait si menue et si démunie sous cette guérite qu'un sentiment de pitié m'envahit. J'hésitai cependant à me manifester, supputant toujours la venue d'un sauveteur de sa connaissance.

L'heure d'aller me coucher était bientôt passée. Je n'arrivais pas à m'y résoudre. La lumière de mon salon était visible depuis l'abribus. Celle qui grelottait là-bas la verrait s'éteindre et se sentirait plus abandonnée encore. Renonçant à ranger les photos éparses sur la table, je regagnai mon poste d'observation. Elle était toujours là, cernée par l'obscurité. J'échangeai mes chaussons pour des bottes, enfilai un imperméable et sortis. A peine avais-je ouvert la porte que le vent lourd d'une grenaille de pluie s'abattit sur moi. Il semblait vouloir me repousser, m'écarter d'elle. Dans la lumière du réverbère, l'ombre mouvante des branches agitées par la tempête marbrait son visage sans masquer tout à fait son extraordinaire pâleur. Mais ses vêtements ne m'étonnèrent pas moins. Je n'avais vu de petites filles ainsi habillées que sur des gravures, dans des publications d'un autre siècle, ou sur les photographies anciennes dont ma table était encore couverte. Comme elles, l'esseulée portait bien une camisole à manches courtes sur une jupe longue et une chemise qui laissait ses avant-bras nus. Comme elles aussi, elle était chaussée de hautes bottines lacées, d'une pointure exagérée par rapport à sa taille, et révélatrice d'un souci d'économie : à l'époque, ces coûteuses bottines devaient accompagner leur jeune pro-

priétaire dans sa croissance... Une lavallière fermait le col de la chemise, et la camisole s'ornait de rubans pour l'heure mouillés et aplatis. La fillette avait dû marcher sous la pluie avant de trouver cet abri tout relatif, car l'eau avait détrempé les bords du chapeau et collait à ses joues et à son cou ses longs cheveux noirs et bouclés. Je lui donnai douze ans, peut-être moins. Aussi tard, et dans cette solitude, il aurait été naturel qu'elle montre de l'inquiétude à la vue d'un inconnu. Il n'en fut rien. Elle ne tremblait que de froid. Le regard qu'elle posait sur moi reflétait une indifférence insolite dans sa situation, au point que ma démarche m'apparut soudain déplacée.

– Petite demoiselle, commençai-je après m'être éclairci la voix, il n'y a plus de bus à cette heure-ci...

A son visage inexpressif, je doutai qu'elle m'ait entendu ou compris. Peut-être était-elle étrangère ?

– Le dernier bus est passé, répétai-je. Inutile d'attendre ici, il n'y en aura plus avant demain matin !

Elle haussa les épaules. Du moins comprenait-elle le français, pensai-je.

– Quelqu'un doit venir te chercher ? Habillée comme ça, tu risques d'attraper froid, poursuivis-je. Ce n'est pas raisonnable, de sortir aussi peu couverte en hiver, insistai-je. Si tes parents te voyaient...

Ces derniers mots provoquèrent chez elle une réaction si vive que j'en fus désarçonné : l'expression de son visage changea instantanément, ses traits se plissèrent et ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle ravala un sanglot. Je me mordis les lèvres, honteux d'avoir causé ce chagrin brutal par ma remarque.

– Allons, allons... réponds-moi : tu attends quelqu'un ?

« Personne », répondit-elle dans un reniflement. C'était le premier mot qu'elle prononçait, d'une voix si éteinte qu'il me sembla l'entendre à travers une distance sans commune mesure avec les deux mètres à peine qui nous séparaient.

– Personne ? Mais alors que fais-tu là ?

Sur son visage se lisaient une impuissance et un désarroi infinis. Elle fronça les sourcils comme si elle réfléchissait. On sait toujours, pour l'essentiel, « ce qu'on fait là », mais elle semblait l'ignorer pour sa part. Elle ouvrit la bouche pour hasarder une réponse, y renonça en secouant la tête à nouveau.

– Tu n'as pas de portable ?

Alors même que je lui posais cette question, quelque chose me dit qu'elle ne devait pas en avoir : au-delà de l'anachronisme de ses habits l'idée d'un téléphone portable ne *cadrait* pas avec elle.

– Non ? On téléphonera de chez moi, alors. Et tu seras mieux

au sec et au chaud pour attendre !

D'un geste accompagné d'un sourire destiné à la rassurer, je l'encourageai à me suivre. Elle ne bougea pas tout d'abord. Nulle méfiance dans son attitude, au demeurant. Après son accès d'émotion et le désarroi qui lui avait succédé, elle avait retrouvé son expression atone. Elle ne craignait rien, elle n'espérait rien de moi. Elle semblait prête à rester là toute la nuit, stoïque, malgré les bourrasques qui s'engouffraient dans l'abribus et l'humidité pénétrante. Cette folie, ou cet enfantillage, me mit en colère. Je me sentis tout à coup responsable du sort de cette gamine qui ne m'était rien. Je lui ordonnai de venir avec moi d'un ton qui se voulait sans réplique. A ma surprise, elle se leva du banc sur lequel elle se recroquevillait et m'obéit.

Sa blouse et sa jupe étaient à tordre, mais j'hésitais à lui offrir de les échanger contre un de mes pantalons de velours et un gros pull, de peur que ma proposition ne fût mal interprétée. Elle n'était d'ailleurs entrée que pour téléphoner, en principe. Cependant, quand je lui montrai le combiné, elle le considéra d'un air absent, puis détourna son regard.

– Eh bien ? Tu ne sais pas qui appeler ?

Elle ne répondit pas. Depuis le début, elle n'avait prononcé qu'un seul mot, « Personne », et son attitude était déconcertante. Un doute me saisit : était-elle normale ? Je tentai de mieux la cerner, en lui parlant avec toute la douceur possible afin de ne pas l'effaroucher.

– Tu ne m'as pas dit ce que tu faisais là, sous la pluie, et si drôlement habillée... Tu partais pour un bal costumé ?

Mon embarras devant son mutisme persistant s'accrut. Je commençais à regretter d'être allé la chercher sous l'abribus. Mais à présent elle était là, ses épaules étroites soulevées de frissons, ses vêtements trempés dégoulinant sur le tapis de mon salon. En désespoir de cause je décidai de lui préparer un mazagran de lait chaud.

– Avec du miel, ça va te faire du bien. Peut-être même que ça t'évitera le rhume que tu mérites ! Assieds-toi donc, je n'en ai pas pour longtemps...

Je lui indiquai le fauteuil situé le plus près du poêle et me dirigeai vers la cuisine. Là, j'emplis de lait un mazagran et mis le micro-ondes en route. Puis je poussai jusqu'à la salle de bains et pris dans le placard une grande serviette-éponge. De retour dans la cuisine, je sucrai généreusement le lait chaud avant de regagner le salon. J'y découvris la petite non pas assise dans le fauteuil comme je m'y attendais, mais debout devant la table, penchée sur les photos. Fascinée, elle les dévorait des yeux. Elle les effleurait, les caressait du bout de ses doigts dont je remarquai alors les ongles affreusement rongés.

– Elles te plaisent, on dirait. Mais fais attention, l'eau qui perle de tes cheveux va les mouiller.

La pluie qui imbibait sa chevelure, l'humidité de ses doigts, ses larmes aussi. Car elle pleurait à nouveau en contemplant ces images. Elle aurait pu figurer sur l'une d'entre elles. Rien, sinon ses habits trempés, ne la distinguait des jeunes filles enrubannées, posant un diabolo ou un cerceau à la main devant le décor peint d'un studio de photographe à l'ancienne, faux jardin, fausse gloriette, fausse demi-colonne supportant une fausse vasque fleurie.

Plutôt que la raison de ses larmes, car je n'espérais pas trop qu'elle me l'avoue, je lui demandai son nom.

– Mélanie, répondit-elle à mi-voix, sans quitter des yeux les photos.

J'accueillis comme une victoire le second mot que je parvenais à lui arracher.

– Tu devrais boire ton lait tant qu'il est chaud, et sécher tes cheveux avec cette serviette. Après, tu pourras regarder les photos autant qu'il te plaira...

Le lait, Mélanie consentit tout juste à y tremper ses lèvres. Quant à la serviette, elle s'en tamponna sommairement les joues et les cheveux tandis que j'accrochais son chapeau gorgé d'eau à la patère de l'entrée. Sous l'effet de la chaleur ses frissons s'apaisèrent peu à peu. Elle ne pleurait plus. Elle ne me prêtait pas attention. Seules comptaient les photos. Elle avait vidé sur la table le coffret de celles qu'il contenait encore et s'était assise pour mieux les passer en revue, les approchant de son visage pour en scruter chaque détail. Je l'observais depuis le fauteuil qu'elle avait négligé. Si elle avait cessé de trembler, elle n'avait pas pour autant repris des couleurs. Elle demeurait d'une pâleur de cire. A mon offre de réchauffer son lait qui avait refroidi, elle répondit par un mouvement agacé. Je ne m'en formalisai pas. J'avais intégré, sans le formuler vraiment, qu'elle n'était pas « une personne normale ». Il fallait la prendre telle qu'elle était. Il y avait en elle quelque chose d'inabordable ou d'intraitable, malgré sa détresse. Je ne pouvais que l'épier comme un animal sauvage aperçu à travers les branchages, au hasard d'une promenade en forêt. Elle s'absorbait tout entière dans ma collection de portraits, sans se soucier le moins du monde d'un éventuel rendez-vous sous l'abribus. Mais elle l'avait affirmé, elle n'attendait personne, et elle se comportait comme si personne ne l'attendait nulle part. Bien qu'intrigué, je commençais à trouver le temps long. J'avais mes habitudes, et elle les dérangeait. Je me fis la réflexion qu'elle ne devait pas habiter bien loin.

– Il est tard, tu sais... Je vais te raccompagner chez toi. Je sors

la voiture, et...

Qu'avais-je dit là ! Le mot voiture la bouleversa autant que mon allusion à ses parents. Elle ne fondit pas en larmes, cette fois, mais poussa un cri d'effroi et se leva d'un bond, en renversant sa chaise. Gémissante, échevelée, elle s'élança dans le vestibule, où elle se heurta à la porte close qu'elle martela vainement de ses poings. Je la rejoignis et tentai de la calmer :

– Ne te mets pas dans cet état, voyons ! Si c'est la voiture qui te fait peur, on oublie. Tu peux rester ici toute la nuit, mais si tu préfères t'en aller, bien sûr, tu es libre !

J'ouvris toute grande la porte. Elle marqua un temps d'hésitation devant la bourrasque de pluie qui nous gifla l'un et l'autre, puis, comme à regret, elle franchit le seuil.

– Ton chapeau ! N'oublie pas ton chapeau !

Je le lui tendis. Elle s'en coiffa et se mit à courir. Elle eut bientôt traversé mon jardin et la route. Au-delà de l'abribus, elle sortit du halo de lumière du réverbère, et la nuit dense des bords du lac l'engloutit.

Toutes mes questions aux commerçants de la petite ville voisine, au buraliste, à la pharmacienne, au boucher, sont restées sans réponse. J'ai même rôdé du côté du collège, à l'heure de la sortie des classes, dans l'espoir de tomber sur elle : en vain. J'ai renoncé à ma timide enquête. Peut-être, un jour d'été, reconnaitrai-je Mélanie, souriante et bronzée en jeans et en sweater, sur la place du marché ou à la terrasse d'un café ? Peut-être. Au fond de moi j'en doute. Je me plais à penser qu'à l'anniversaire de cette nuit de novembre dont j'ai noté la date, elle réapparaîtra sous l'abribus blême et transie dans ses habits d'un autre temps, le sien.